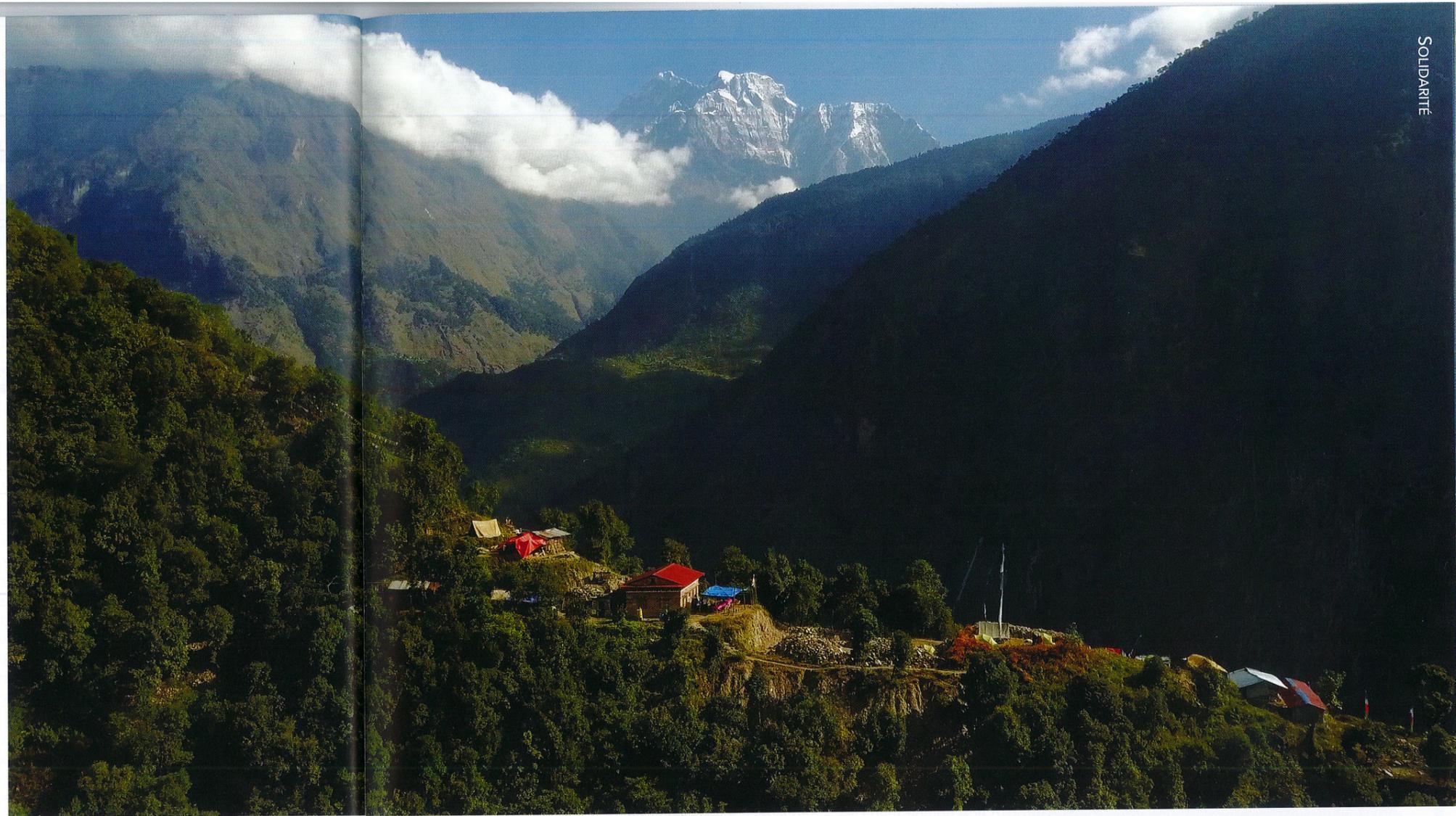


PROJET GONGAR 2017

Emmenés par l'association Samsara, porteurs d'espoir et le CFA de la Corse-du-Sud, douze volontaires venus d'horizons très différents mais tous hyper motivés ont relevé le défi de construire, en trois semaines, un dispensaire au Népal. Ou quand un projet humanitaire et éducatif devient l'aventure d'une vie. **Par Caroline Etti**



Ils s'appellent Yohann, Franck, Laurent, Annie, Anaïs, Luis, Christine, Guillaume, Maxime, Anthony, Rachid ou Jean-Toussaint et ils ont déplacé des montagnes. Enfin presque. Disons qu'ils ont plutôt creusé une montagne afin de bâtir un dispensaire d'un peu plus de 40 m² dans le village de Gongar au Népal, sur une ligne de crête flirtant avec les 1 800 mètres d'altitude.

Il aura fallu pas moins de deux ans de préparation pour mener à bien ce projet un peu fou conduit par le CFA de Corse-du-Sud et l'association Samsara. Franck Candelier, le président de l'association, revient sur la genèse de l'aventure : « J'étais en relation avec Yohann Robin, Laurent Antoni et Jean-Luc Juventin du Centre de formation et nous réfléchissions à une action commune qui permettrait aux jeunes apprentis de s'impliquer ailleurs et de sortir un peu de leur quotidien insulaire. » Habitué et amoureux du Népal, Franck Candelier en connaît aussi les soins. Très vite, l'idée d'un dispensaire s'impose. En tant qu'accompagnateur en montagne, j'y mène des groupes depuis près de 20 ans. Cela

m'a permis de lier des amitiés avec les habitants. Après le tremblement de terre de 2015, j'ai voulu créer une association pour les aider un peu plus et officiellement. Concrètement, notre action a ainsi permis de reconstruire une quarantaine de maisons et de reloger deux cents personnes. » La nature du projet est désormais arrêtée. Reste maintenant à trouver les hommes et les ressources ! Yohann Robin, professeur de maçonnerie et chef d'orchestre de Gongar 2017, n'a rien oublié des préparatifs : « Notre budget de départ était de 0 €. Nous avons dû trouver des partenaires, certains comme Ajaccio Béton ou BigMat nous ont soutenus tout de suite ; organiser pas mal d'événements : soirée-concert, tombola, stage de rugby. Enfin, les dons personnels nous ont permis d'atteindre la somme de 30 000 euros. » Un véritable périple dans l'aventure mené avec une classe de jeunes apprentis prêts à s'impliquer. « Quand j'ai vu cette nouvelle promotion arrivée, je me suis dit que c'était la bonne. En parlant du projet, j'ai volontairement noirci le tableau pour ne pas créer d'attentes trop fortes par rapport aux conditions de vie et de confort sur place et ne garder que les plus motivés. »

Au final, six élèves âgés de 16 à 23 ans feront le déplacement. Parmi eux, Guillaume Careddu de Porto-Vecchio, le benjamin du groupe. « J'ai voulu me lancer pour aider des personnes dans le besoin et parce que c'est une expérience unique. La première semaine a été la plus compliquée parce qu'il a fallu s'adapter mais on ne s'est jamais plaint ! D'ailleurs, nous n'avons manqué de rien. Les villageois nous ont tout mis à disposition. Ils ont été super sympas, toujours souriants, chaleureux et accueillants. » À croire que le partage de tente, l'absence d'électricité et les douches sommaires forment la jeunesse !

La vie de chantier

De la même manière, les apprentis ont dû se caler aux horaires de travail plus en phase avec les éléments : « Les journées de travail sont longues car elles suivent le soleil. Du coup, on travaillait 10 heures par jour contre 7 ici. En trois semaines, nous avons pu réaliser tout le gros œuvre, les Népalais se sont chargés des finitions. » Un rythme plus que soutenu entrecoupé par trois journées de repos et une balade exceptionnelle avec les jeunes du village. L'occasion d'un pique-nique

avec vue à 3 000 mètres au-dessus du lieu de vie qui comprenait le campement, un monastère doté d'une prise électrique, un espace de convivialité pour les repas et le chantier.

Mais au-delà de l'objectif premier, quels enseignements Guillaume a-t-il retenus de ce voyage au bout du monde ? « J'ai appris que nous nous plaignons beaucoup ici et pour un rien. Les Népalais n'ont pas grand-chose et font en sorte de tout partager avec les autres. Ils sont simplement heureux et c'est contagieux ! C'est une chose qu'on garde à l'esprit même une fois rentré d'autant plus qu'on a gardé le contact avec eux. Certains ont des téléphones, on s'envoie des messages de temps en temps », souligne le jeune homme qui n'hésiterait pas à repartir si l'opportunité se présentait.

Pour le professeur Yohann Robin, le voyage a été un accélérateur pour le groupe : « Dans le processus d'apprentissage d'un métier, il n'y a pas que le côté professionnel, il y a aussi le côté social, humain. C'est un échange, un enrichissement culturel. Ce qu'on a fait en un mois équivalait à deux ans de travail en atelier. » Malgré tout, l'enseignant fait part aujourd'hui de ses craintes >>>

